

— L'avantage qu'on a, reprend Jean-Sébastien, c'est que, comme c'est nous qui donnons le top-départ, on se libère des problèmes habituellement posés par une maxi-coupe. Comme par exemple celle de 2003 aux U.S., hein Louis ?

— Quoi, « hein Louis » ? demande le président.

— J'étais à New York le 14 août 2003, le jour de la grande panne, répond le directeur de cabinet.

Dans son œil s'allume une lumière ; rarissime, s'agissant d'un haut-fonctionnaire des plus ternes.

14 août 2003.

New York.

Il fait chaud, ce 14 août, particulièrement chaud, mais pas plus qu'un autre été. Il fait chaud, les climatiseurs tournent à plein régime, et puis tout à coup : il est 16h12. Et tout s'arrête. La clim, bien sûr. Les lumières, évidemment. Les ordinateurs, dans les bureaux. Les réfrigérateurs, dans les épiceries. Mais aussi les ascenseurs dans les immeubles. Les métros. Les feux de circulation. Les publicités. Tout s'arrête. C'est la grande panne.

À 16h12, ce jeudi 14 août 2003, Louis est dans son bureau de la représentation permanente de la France auprès de l'O.N.U., dont il est l'ambassadeur en titre. À l'angle de la deuxième avenue et de la quarante-septième rue, au quarante-quatrième étage : un bureau semblable à des milliers d'autres, à New York, et un homme semblable à des milliers d'autres qui, lorsque la panne survient, pense d'abord à une attaque terroriste, puis est assez vite rassuré par ceux de ses collègues qui ont une radio F.M. sur leur téléphone portable ; qui descend tranquillement les quarante-quatre étages à pied, qui attend sereinement au bas de l'immeuble, conversant aimablement avec des membres de son service, cette petite centaine de Français chargés de représenter leur pays dans les différentes instances de l'O.N.U.

Les minutes, puis les heures, passent. Il est assez manifeste que le courant ne reviendra pas. Ni métro, ni signalisation routière : un immense embouteillage s'est formé dans Manhattan. Découragés, beaucoup abandonnent leur voiture, soit pour partir à pied, soit, habitant trop loin, parce qu'ils renoncent à rentrer. Et New-York voit son taux de *homeless* brutalement exploser : des cadres supérieurs s'installent, avec leur attaché-case mais la cravate dénouée, dans des halls d'immeuble, utilisant le *Wall Street journal* pour dresser leur couche.

Louis regarde ce monde, si familier et si différent, avec une pointe de surprise : ce n'est pas tant qu'il s'étonne de voir la capitale mondiale ainsi frappée, c'est plutôt qu'il se sent pris d'un peu de joie. Joie de voir la routine mise à bas, joie enfantine de s'imaginer camper, à mille lieues de ses habitudes si réglées, dîner officiel en ville ou dîner solitaire dans un petit restaurant en bas de chez lui, coucher tôt, en lisant la presse mondiale et en écoutant de la vieille chanson française, Aznavour ou Piaf, et en fumant des petits cigarillos.

Ce soir, pas de musique, rien à fumer, mais un sentiment de liberté qui va l'envahir, qui va le submerger, lui, cet animal au sang-froid, ce haut fonctionnaire qui ne se poulèche les babines que lorsqu'il lit un arrêt particulièrement corsé du Conseil d'État, ce technocrate qui n'a plus jamais eu, depuis l'âge de dix-huit ans, le moindre fou rire.

Louis parle avec ses compagnons d'infortune, un Portoricain livreur de sushis, un gros Californien de passage, un Japonais qui est déjà en train d'installer son campement pour la nuit. Louis regarde ces gens, perçoit l'extrême vitalité du genre humain, s'interroge sur la façon dont il — le genre humain en général et lui, Louis, en particulier — s'enferme dans une vie un rien étriquée, alors qu'il se sent capable, ce soir, de franchir l'Anapurna, d'aller plonger au fond des mers, de partir retrouver le Graal.

*Vendredi 31 août, 10h17.
Île de Sein, Hôtel Ar-Men.*

C'est presque touchant : le président a écouté le récit de Louis, sans jamais l'interrompre. Récit technique, certes, mais sous lequel transparaissait, pour qui connaît le haut fonctionnaire, un peu de l'émotion alors vécue. Et le président : silence respectueux. Bien sûr que cette histoire, elle prend un sens particulier aujourd'hui, que si New-York a survécu à cette panne alors la France devrait pouvoir tenir, et que cette écoute était un peu intéressée ; mais néanmoins : Jean-Sébastien ne peut s'empêcher de penser, en regardant son patron, que l'air marin semble humaniser le président. Penser à ramener de l'iode breton à l'Elysée.

Le conseiller spécial reprend la parole.

— Là-bas comme ici, l'effet « été » joue à plein. Je ne vous raconte pas la galère avec une coupure en plein hiver, sachant que 30 % des ménages français, soit 8 millions de ménages, se chauffent à l'électrique.

— Oh ben oui, J.-S., c'est bien, c'est utile, c'est très malin d'imaginer tout ce qui pourrait se passer *optionnellement*. Et si une centrale nucléaire nous pétait à la gueule juste avant la panne ? Et si j'avais un arrêt cardiaque ? Et si des cheveux se réimplantaient au sommet de ton crâne ?